

Portrait décapant du tyran *Richard III*

Raymond Bertin

Numéro 148 (3), 2013

Hors de Montréal, *point de salut* ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70175ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2013). Compte rendu de [Portrait décapant du tyran / *Richard III*]. *Jeu*, (148), 43–46.

Richard III

TEXTE WILLIAM SHAKESPEARE / TRADUCTION ANDRÉ MARKOWICZ
RÉALISATION ET MISE EN SCÈNE DAVID GAUCHARD / CRÉATION MUSICALE OLIVIER MELLANO
GUITARE OLIVIER MELLANO / TEXTES ET RAP ARM (PSYKICK LYRIKAH) / VIDÉO DAVID MOREAU
EFFETS SPÉCIAUX ROBERT LE MAGNIFIQUE / ÉCLAIRAGES MIKA COUSIN / SON KLAUS LÖHMANN
COSTUMES JOSETTE ROCHERON / SCÉNOGRAPHIE CHRISTOPHE DELAUGEAS
AVEC ARM, HÉLÈNE LINA BOSCH, EMMANUELLE HIRON, OLIVIER MELLANO, VINCENT MOURLON
ET NICOLAS PETISOFF, PLUS UNE DIZAINE D'ACTEURS À L'ÉCRAN.
PRODUCTION DE L'UNIJAMBISTE, EN COLLABORATION AVEC LE FESTIVAL NATIONAL DE BELLAC
ET PLUSIEURS THÉÂTRES FRANÇAIS, PRÉSENTÉE AUX ÉCURIES DU 15 AU 19 JANVIER 2013.

RAYMOND
BERTIN

PORTRAIT DÉCAPANT DU TYRAN

LE ROI RICHARD – Que j'épouse la fille de mon frère
Ou mon royaume est de verre friable.
Tuer ses frères puis l'épouser, elle,
Voie incertaine, mais je suis en sang
Au point que je le lave en le versant.
Mon œil ignore la pitié des larmes¹.

Agréable surprise que ce *Richard III*, présenté cinq soirs seulement Aux Écuries en ce début d'année, grâce au flair et à l'emballement justifié de Marcelle Dubois, directrice artistique du Théâtre les Porteuses d'aromates et, de ce fait, codirectrice du lieu d'accueil. Le spectacle de la compagnie l'Unijambiste, originaire du Limousin en France, a été créé en 2009 et connaît depuis un vif succès partout où il passe. La richesse de l'œuvre de Shakespeare, dans une nouvelle traduction signée André Markowicz, l'audacieux qui a entrepris de traduire le grand Will après avoir consacré plusieurs années à donner une nouvelle vie en français aux œuvres de Dostoïevski, puis de Tchekhov, compte sans doute pour beaucoup dans cette réussite. Le talent indéniable d'un acteur fascinant, Vincent Mourlon, sur qui on a concentré toute l'attention, mais aussi la facture générale du spectacle, où s'amalgament les technologies, la présence sur scène d'un musicien à la guitare tonitruante

et d'un rappeur, les allées et venues d'acteurs parfois sur la scène, parfois filmés et projetés sur grand écran, contribuent à faire de *Richard III* une très inspirante production.

L'intrigue de la tragédie sanglante, bien qu'embrouillée par toutes les ramifications des familles royales – où l'on se transmet les prénoms de père en fils et de mère en fille – qui se battent ici pour la couronne d'Angleterre, peut cependant se résumer à l'ascension, d'abord timide, de plus en plus déterminée, puis implacable de Richard, duc de Gloster, vers le trône qui ne lui était pas destiné. Pour y parvenir, celui que l'on décrit comme difforme et laid ne reculera devant rien, faisant l'impasse sur ses propres scrupules à éliminer les meilleurs des siens, repoussant les tentatives de l'un ou de l'une de l'arrêter dans sa folie meurtrière. Un engrenage de violence qu'il ne pourra lui-même plus freiner une fois au pouvoir, et qui l'engloutira aussi sûrement qu'il risquait d'entraîner tout le royaume dans la terreur. L'un des points forts de cette production réside sans doute dans la clarté jetée sur ce personnage trouble, troublé et troublant que le comédien a su rendre dans toute sa complexité, sa vérité, son inhumaine humanité, au point qu'on pouvait ressentir pour Richard non seulement du dégoût, de la haine bien compréhensibles, mais aussi un attachement quelque peu dérangent.

1. William Shakespeare, *le Roi Richard III*, Besançon, Les Solitaires Intempestifs, 2010, p. 176. Toutes les citations sont tirées de cette édition.



Richard III de Shakespeare, mis en scène par David Gauchard. Spectacle de l'Unijambiste, présenté Aux Écuries en janvier 2013.
Sur la photo : Vincent Mourion et Nicolas Petisoff. © Thierry Laporte.



Sur la photo : Olivier Mellano. © Thierry Laporte.

Une cour virtuelle

RICHARD – Je fais le mal, et je hurle en premier :
Les crimes que je lance dans le monde,
Je les mets tous à la charge des autres. [...] je soupire,
et, citant l'Évangile,
Je dis que Dieu nous ordonne de faire
Le bien à qui nous fait du mal. Ainsi,
J'habille ma scélératesse nue
De rogatons volés aux Écritures
Et semble un saint quand je joue le démon. (p. 83)

L'idée du metteur en scène David Gauchard de centrer toute la représentation autour de Richard, après l'avoir affublé de deux *alter ego* modernes, le rappeur Arm et le guitariste Olivier Mellano, placés sur de mini-scènes côté cour et côté jardin, en reléguant à l'arrière-plan la cour et les nombreux personnages qui la composent, s'est avérée ici d'une grande efficacité. Le jeu du comédien principal, à la fois dénué d'effets, direct et physique, frontal, portait le texte au public de façon claire et limpide, permettant à celui-ci de suivre les méandres de la pensée du tyran en devenir, ce qui constitue l'essentiel de ce qui est à démontrer. Si les suivants et fidèles acolytes de Richard surgissaient furtivement à ses côtés avant de disparaître en coulisses où, on le devinait, ils allaient mettre à exécution ses sombres desseins, répondant à ses ordres même les plus vils, les hauts personnages de la cour, roi, reines, princes et autres neveux aspirant au trône, ainsi que leurs protecteurs et soutiens, apparaissaient, sauf exception, en silhouettes schématisées sur l'écran surplombant l'arrière-scène. En fait, l'équipe de conception a réussi une intégration technologique probante en filmant les acteurs au préalable, puis en trafiquant l'image pour en faire ces silhouettes bien vivantes délimitées par des contours lumineux, êtres virtuels parlant et gesticulant sans qu'on distingue leurs visages.

Ainsi, dans l'embrouillamini des intrigues familiales auquel il serait bien inutile de vouloir comprendre qui est qui et lequel ou laquelle tire quelles ficelles, le duc de Gloster, bientôt roi Richard, se retrouve seul contre une machine de pouvoir hyperpuissante qui a pourtant ses failles, dont il saura tirer parti pour lui-même. Habile, rusé, manipulateur, flatteur, voire séducteur bien que la nature ne l'ait pas choyé physiquement – les mots trompeurs devenant son arme la plus redoutable –, l'être incarné par Vincent Mourlon se révèle aussi intransigeant, insensible, incontrôlable, irrationnel et, en cela, dangereux. Chacun des qualificatifs utilisés ici semble correspondre à un moment de son évolution à l'issue inéluctable. En fait, cet antihéros se transforme, n'est pas le même au début de l'histoire et à la fin, transfiguré par sa méchanceté, sa cruauté envers ses propres frères, envers ses neveux, des enfants qu'il n'hésite pas à faire égorger, envers ses « amis » mêmes qui, comme Hasting ou Buckingham, ont eu le tort inexcusable à ses yeux d'hésiter ou de louvoyer un tant

soit peu dans leur assujettissement à lui. Ainsi, de plus en plus isolé, créant le vide autour de lui par toutes ces morts et par la haine qu'elles engendrent, Richard voit sa raison vaciller, la folie l'envahissant, le mettant à la merci du moindre faux pas.

Rap et guitare électrique

LE ROI RICHARD – Une sueur d'effroi glace ma peau.
J'ai peur de quoi ? De moi ? Bah, je suis seul ;
Richard aime Richard, moi, j'aime moi.
Y a-t-il un assassin ici ? Oui, moi.
Fuis donc ! Quoi, de moi-même ? En quel honneur ?
De peur que je me venge ? Sur moi-même ?
Oh non, hélas, non, plutôt je me hais
Pour tout ce que j'ai fait de haïssable. (p. 225-226)

Ponctuant et illustrant les propos, soulignant ou évoquant les tourments qui hantent Richard et les craintes grandissantes du peuple et des dignitaires de la cour devant la terreur qui se répand, les musiques et les textes originaux du rappeur Arm et du guitariste Olivier Mellano s'intègrent parfaitement à la trame dramatique de la pièce. Ils mettent en relief les enjeux, aggravent ou alourdissent l'ambiance, jouent de rupture ou de transition, incitant à la réflexion, sans jamais paraître plaqués. Si cela, au même titre que les images projetées sur l'écran, apporte une touche résolument actuelle à l'échafaudage théâtral, cela permet surtout de faire des liens entre l'univers décrit, celui d'une époque lointaine où la violence s'exprimait de manière franche, alors que, pourtant, les codes d'honneur paraissaient inviolables, et notre siècle, où les tyrans agissent peut-être plus sournoisement, s'abritant derrière des systèmes de lois contournables. Il n'en reste pas moins que la nature humaine telle qu'autopsiée ici par Shakespeare n'a sans doute que bien peu changé au long des siècles. Difficile, durant cette représentation, de ne pas voir surgir, au détour d'une réplique bien tournée, la figure de l'un ou l'autre des dictateurs avérés ou supposés de notre temps.

Somme toute, avec le *Richard III* de l'Unijambiste, un classique revisité de Shakespeare a retenti dans l'enceinte des Écuries avec une pertinence indéniable. Cette salle étant prioritairement dédiée à la création contemporaine, la chose n'est pas si fréquente mais bienvenue. Quand la tragédie élisabéthaine se trouve ravivée par une approche moderne qui ne la dénature pas, qui n'en amoindrit pas la force mais la démultiplie, on ne peut que déplorer que l'œuvre n'ait été présentée que de trop rares soirs, car il y avait là une véritable leçon de relecture. L'image de ce roi fou et cruel, grimpé sur son trône surélevé, géant solitaire et torturé par ses propres crimes, demeurera sans doute longtemps dans la mémoire de ceux qui y ont assisté... bien après que les musiques électriques et les chants du rappeur, qui ont pourtant magnifié son aura, augmentant le charme d'un tyran surhumain, se seront évanouies. ■